# TESTAMENT

## MORAL ET POLITIQUE

## DE

# CATHERINE THÉOS;

## SE DISANT MERE DE DIEU,

décédée le 17 fructidor,

*Pour confondre les sots, démasquer les fripons, & donner un coup de hache au fanatisme.*

Bientôt je vais rentrer au sein de la nature;
Le moment est venu, périsse l'imposture.

A PARIS,

Chez la citoyenne TOUBON, libraire, à côté du passage vitré, au palais Egalité; & la citoyenne LEFEVRE, rue Percée

An 2 de la République française, une et indivisible

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

# DERNIERS MOMENS

## DE

# CATHERINE THEOS.

JE touche au terme fatal, que l'homme le plus vertueux n'enviſage qu'en frémiſſant. Que ne dois-je pas appréhender, moi, dont la ſcélérate hypocriſie ne tendoit rien moins qu'à éguiſer les poignards du fanatiſme, pour venger des prêtres impoſteurs, & à jouer un rôle important à la tête de cette ligue affreuſe & exécrable ?

O raiſon ! raiſon ſublime, comment pus-tu me ſouffrir quelques ſuccès ? Miſérable ſervante, élevée par l'erreur, je prends mon eſſor, j'affiche des viſions, tout au plus dignes d'amuſer ou endormir des enfants ; & je m'annonce impudemment pour *la mere du verbe.*

Qu'un *Caglioſtro* ait fait croire à ſes rêveries arabeſques, rien de moins ſurprenant ; qu'un *Meſmer* ait fait plonger dans ſon *baquet* la foule des crédules dont il étoit environné, paſſe encore ; en des tems plus reculés, on vit clopiner ſur la tombe du fainéant *Pâris*, une foule de mendians bien valides, ſalariés par la fourberie, pour accréditer le domicile de M. Médard, & emplir les troncs ſacrés,

Ne vit-on pas à genoux devant un grand coffre, & la ville, & la ci-devant cour, pour avoir la pluie ou le beau tems, ou pour obtenir la prolongation des jours d'un tyran, deſtiné à faire le malheur des peuples ?

Ne vit-on pas ?..... Mais comme ce n'eſt pas l'hiſtoire des ſuperſtitions burinées par la ſottiſe que j'entreprends, & qu'il ne me reſte que peu d'inſtants pour achever mon infâme carriere, je reviens à mon objet.

Dans un régime affreux & barbare, un lieutenant général de police auſſi fourbe qu'adroit, fut incrédule ſur le chapitre de ma divinité & de ma *créche*, ſiſe rue de la Tixeranderie, chez le ſieur Bouchard boulanger, me fit tranſporter à la Baſtille, où je fus confondue, non ſans ſujet légitime, avec les déplorables victimes de la rage miniſtérielle.

Cet événement devoit ſans doute m'ouvrir les yeux, & me faire convenir avec moi-même, que le rôle que je m'étois impoſé, alloit paroître dans toute ſon abſurdité ; mais apparemment que j'étois deſtinée à être le coryphée forcené de l'ignorance, du crime & de la ſottiſe.

Mes dignes ſectateurs me ſuivirent dans ma recluſion : un vieillard de 78 ans, tout auſſi bêtement fanatique que j'étois, ce coquin adroit embraſſa mes genoux ; ſon épouſe auſſi follement crédule, ſous les verroux de la Baſtille, ſe croyoit à *Bethléem*.

Pluſieurs autres foux, ſots, ſcélérats & fripons,

marcherent sur mes traces, & porterent leurs vœux ardents jusques dans mon cachot. En un mot, je fis autant de bruit à Paris, que la bulle *Unigenitus*.

Un séminaire humiliant, rude & pénible, à l'hôpital général de la salpêtriere, auroit bien dû me dégouter de la continuation de cette farce ridicule, & de l'idée burlesque d'enfanter le Messie; mais point; semblable à ces imposteurs, qui, pour parvenir à accréditer un mensonge, commencent à se le persuader à eux-mêmes, je me figurai tout de bon, que j'étois *la mere du verbe*, & ne voulus point m'en départir.

Alors rien ne me sembla impossible, & rendue à la liberté en 1782, j'agitai sourdement, jusqu'au moment de ma détention définitive; & la mort qui me dérobe au supplice, ne me laisse d'autre apothéose à envisager, que le transport de ma dépouille cadavereuse dans une fosse de cinq pieds de long.

Je suis criminelle aux yeux de la raison, mais bien plus criminelle encore aux yeux de la patrie. C'est en vain que la philosophie armée d'un fouet nerveux, prétendit me châtier, je n'en conservai pas moins ma tranquille scélératesse, & mon apparente divinité que je promenai de la cave au grenier, pour électriser les sots, & de l'antichambre à l'appartement doré, pour servir de cheville ouvriere aux scélérats ennemis du bonheur public.

L'abbé *Grisel* (1) me confessa; je ne sais s'il avoit

(1) Grand, très-grand, et très-sec, grand pénitentier de l'ex-métropole; à l'intérêt près, un imbécille consommé.

aussi des révélations de commande ; mais il me déplut, ma virginité lui parut équivoque, & cependant elle ne l'étoit pas plus que la probité de l'excaissier Billard, dont il avoit timoré la conscience, & que son absolution conduisit aux galeres. (1)

L'abbé Davisa, qui succéda à *Grisel*, me raffermit dans mes principes, & me regarda dès-lors, comme une bamboche animée, & comme une marionette dont il ne s'agissoit plus que de faire mouvoir les files.

Quelques tems d'escamotage devenoient nécessaires aux prêtres, à leurs adhérens, & à la tourbe de leur clique. J'étois violemment électrisée, & je redevins encore, grace à ma friponnerie, mere du verbe.

Installée convenablement, à ma seconde & nouvelle dignité, je ne vis plus autour de moi qu'une foule d'illuminés & de scélérats de toutes les classes, qui venoient avec une gravité ridicule, encenser l'idole qu'ils devoient faire servir à leurs criminelles intentions.

Fortement prévenue de ces extravagances, j'en arborai le décorum, je me persuadai que tout ce qui m'entouroit ne m'envisageoit que le front paré de la *très-sainte* auréole ; de tems-à-autre, cependant, un nombre infini de foiblesses humaines démon-

(1) Toute la France connoit l'histoire de Billard, cet hypocrite fameux qui essuya l'humiliation du carcan sans rougir. On avoit écrit sur la porte de l'infâme abbé Terray : ici on joue au noble jeu de billard.

troient ma béatitude & me remettoient à ma place, mais le sort en étoit jetté & j'avois cela de commun avec les tireuses d'horoscopes des quais, qui croient infiniment à leurs scenes cabalistiques, & se tirent les cartes à elles-mêmes, tant elles sont persuadées de leur infaillibilité.

Si dans le cours de mes derniers momens, j'eusse pu lever le rideau, avec quelle surprise ne me ferois-je pas convaincue que ma prétendue divinité n'étoit qu'une farce dont tous les rieurs étoient du même côté; que je n'étois que le plastron des ci-devant nobles, prélats & intrigans, coalisés pour faire mouvoir de grandes actions. Mais l'habitude de l'impudence m'avoit familiarisée avec ma suprême & divine existence, & tellement familiarisée, que je m'apprêtois chaque jour à dire à tout venant : *Ecce ancilla domini, &c.* pendant que mes partisans répéteroient : *& habitavit in nobis.*

Je n'étois embarrassée que sur la proclamation d'un nouveau mystere, il falloit que je puisse produire un accouchement miraculeux, & cela n'étoit pas facile. A l'âge de 78 ans, la voix de la nature m'avoit enseigné que toute femme est femme, & que le terme de procréer mon semblable étoit absolument passé; mais je ne doutois plus de rien; la gent sacerdotale & les conspirateurs m'avoient endoctrinée, & je mouvois à leur gré comme le polichinel de la foire. Le croirez-vous, républicains raisonnables? j'étois tellement engouée de ma divinité, que je fus *mere du verbe* envers & contre tous.

Le fanatisme venoit d'être écrasé ; sa voix étouffée ne faisoit entendre que de lugubres accens, quand, pour derniere secousse, il résolut de m'employer. On connoissoit assez avec quelle facilité je me prêtois à tout. Nourrie de chimeres, éblouie par tout ce qui pouvoit me donner quelque célébrité, je consentis à redevenir la chaste mere du Messie, & mes prôneurs m'annoncerent à leurs enthousiastes.

La lumiere de la raison vint pénétrer dans mon manoir, ou plutôt dans mon galetas de la rue Contrescarpe, & ma divinité fut conduite à la conciergerie, sans que les illuminés vinssent à mon secours.

J'y meurs enfin ; mais comme il me reste des effets dont je puis disposer, je vais en faire l'emploi ; ce sera une amende honorable offerte de ma part à la raison & à la destruction des erreurs.

*Donation de Catherine* THEOS.

J'abandonne la signification du mot *Theos* à qui sera assez fou pour se l'adapter. Les *Jehova*, les *Adonaï* ne furent pas heureux en nouveautés, & l'interprétation du grec me fit conduire à l'hôpital, & sans la mort que j'entrevois, où n'irois-je pas ?

Transplantée dans une prison que je n'ai que trop méritée, j'emporte de la rue *Contrescarpe*, *section de l'Observatoire*, n° 1078, au troisieme étage, les différens legs que j'abandonne à mes créatures.

1°. Nous, *Catherine Theos*, aussi sotement ridicule

que criminelle, native de Baranton, département de la Manche près Avranches, d'après un mûr examen de moi-même, ai reconnu que je n'étois à proprement parler qu'un automate dont la célérateſſe faiſoit agir la méchanique, & dont elle ſe ſervoit à gré pour conſommer d'abominables deſſeins.

Quelques volumes, quelques gravures compoſent mon avoir, & c'eſt ainſi que j'en diſpoſe.

Je laiſſe & legue au pontife romain une eſtampe en taille-douce, repréſentant les béatitudes du paradis. Lui, poſſeſſeur des clefs du bienheureux ſéjour, ſe chargera d'en expliquer les ſituations agréables.

J'abandonne, quoiqu'à regret, ma dépouille mortelle à la terre, & ne me repais plus à mes derniers momens de l'idée glorieuſe d'une aſſomption.

ITEM, ſi les deux *Robeſpierre* n'avoient pas expiré ſous le glaive de la loi, je les aurois conſtitués mes légataires univerſels; l'aîné traître & ſanguinaire comme *Néron*, faux comme *Catilina*, hypocrite comme tout le *ſacré college*, auroit merveilleuſement rempli mes dernieres intentions. Le jeune eût été ſon trompette, & quand l'aîné, par un diſcours oratoire, auroit préparé les cœurs à la confiance, Robeſpierre jeune, devenant ſon écho, n'eût pas manqué de dire: *République, agenouille-toi, mon frere vient de parler.* Exclamation alors de mode, mais que la raiſon vient de détruire.

ITEM, je n'aurois pas non plus manqué de léguer à *Couthon* un manuſcrit portant pour titre: *ſubtilités*

*ſpirituelles d'un auvergnat* pour induire ſes compatriotes en erreur. Il en étoit le héros ; on diſtinguoit dans le *narré* ces bons clermontois, amis du vrai, ſéduits par l'aſtuce de ce traître, lui préparer des fêtes, le chérir, le careſſer au moment qu'il n'étoit bon qu'à étouffer.

ITEM, je laiſſe à dom Gerle, diſciple de Saint-Bruno, une eſtampe repréſentant les faits & geſtes du *pere Gerard*. Pour lui je ne fus pas la *Cadiere*, mais le révérend me ſtigmatiſa.

ITEM, je laiſſe aux partiſans & ſucceſſeurs du mielleux *S. Juſt*, un manuſcrit de ma compoſition, intitulé : *réflexions profondes ſur la perfidie.*

ITEM, je laiſſe à dom Gerle que je ne puis oublier, un manuſcrit intéreſſant, portant pour titre : *les déréglemens de l'imagination ;* un autre titré : *prophéties enfantines*, & le dernier titré : *chapitres de ſiniſtres augures.* Je lui laiſſe en outre un ouvrage rare, portant pour titre : *la conférence des deux amis* ; ſans doute on ne pourra ignorer que dom Gerle & l'abbé Gobel ſont les deux interlocuteurs.

ITEM, je laiſſe à mon ami *Lamotte*, un initié à mes factieux myſteres, une médaille repréſentant l'empire du charlataniſme. *Meſmer* & les doctrinaires de *Swadembourg* l'ont mis au courant.

ITEM, je laiſſe & legue à mon amie *Amblard*, veuve Godfroy, ma haire & ma diſcipline ; qu'elle ſe corrige, qu'elle ſe fuſtige, qu'elle devienne honnête femme, & tout en ira mieux.

O ! très-chere & ci-devant marquiſe *de Chaſtenois*,

croyez que je ne vous oublie pas; je vous ſervis long-tems de pagode, & vous avez des droits ſacrés à ma reconnoiſſance.

Londres par votre entremiſe recele mes reliques; les infâmes agens de Pitt & de Cobourg m'encenſent ſans me connoître. Je fus long-tems le *palladium* de la trahiſon; mais vous fûtes mon agent, & voici ce que je vous legue. Je vous laiſſe une partie de mes bijoux; *la Vierge & Lucifer, S. Michel & un archange*, que je vous ai confiés: eh bien, aimable Chaſtenois, convenez que je vous traite en amie.

ITEM, je laiſſe & legue aux eſcamoteurs du pont au-change, mon fameux livre de ſorcelerie, intitulé: *les clavicules de Salomon, publiées par un rabbi.*

ITEM, je laiſſe & legue aux agens des puiſſances coaliſées les prophéties de *maitre Michel Noſtrodamus*, en leur obſervant que les onglets ne ſont pas à l'ordre du jour.

ITEM, je laiſſe & legue aux fanatiques un autre livre de magie, intitulé *Enchiridion*; on l'envoya d'Italie à l'empereur Charlemagne. Par ce moyen il vit le diable en perſonne. Les dévots imbécilles pourront ſe procurer la même vue.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

ITEM, je laiſſe & légue au pape, de partage avec le grand-inquiſiteur, mes fouets & disciplines; les auto-da-fé ne peuvent plus avoir lieu que dans la terre de pénitence.

ITEM, je laisse & légue tous les cahiers d'invocations qui se trouveront à mon décès aux prosélytes de *l'ave-maria*.

ITEM, je laisse & légue à tous les foux un exemplaire de ma vie privée; on y distinguera tout ce que la sottise peut inspirer; elle leur servira d'exemple, & leur démontrera que de tous les fléaux, le fanatisme est à coup sûr le plus dangereux. Je maintenois tous les principes qui leur étoient inculqués. Mes émissaires leur crioient aux oreilles : croyez à l'immortalité corporelle, ne reconnoissez aucun lien moral ni civil, soyez maniaque; tel sera pour vous l'époque du bonheur.

Le dieu qui m'inspira, disoit *Catherine Théos*, dans le fort de son délire insensé, vous a ordonné par ma voix le massacre & le carnage; mes enfans chéris ont exercé l'un & l'autre dans la Vendée; consommez votre ouvrage, frappez, exterminez, & que les *vêpres siciliennes*, *la nuit de* S. *Barthelemy* consacrent à jamais la gloire de la mère de Dieu.

Je meurs & je n'ai pas réussi; la faction d'*Orléans*, cette écume du genre humain, m'échappe au moment où je croyois qu'elle pourroit me servir; elle engendra les monstres de l'athéisme & de l'anarchie, & putrifia les germes de la morale & de la sagesse. Que laisserai-je aux restes de cette famille qui m'a souvent préconisée? eh! bien, je leur abandonne mes remords, si toutefois les Bourbons en sont susceptibles.

Ah! combien mon triomphe fut de peu de durée; je voyois autour de ma groteſque figure, les *modérés*, *les démagogues*, *les exagérateurs*, *les allarmistes*, *les athées*, *les faux dévots*, les fripons & les prétendus patriotes, criant: Sauve qui peut.

*O Sillery! ô Carra! ô Hébert! ô Danton, Ronsin, Briſſot et d'Eglantine!* ſi vous aviez pu échapper au ſort qui vous attendoit, vous auriez eu part à mes dons; mais vous êtes trépaſſés, & le moment où vous montâtes le fatal échelon, vous démontra qu'on ne gagne pas plus à contrarier les lois ſaines de ſon pays, qu'à contrefaire *la mere du verbe*.

A mon dernier ſoupir, je m'écrie: où ſont-ils, mes chers & derniers amis, que ne puis-je les voir encore, *Gobet*, *Chaumette*, *Danton*, avec quel déſintéreſſement je vous abandonnerois mes maſques; mais il ne seront pas inutiles.

Définitivement je laiſſe & legue à la ſœur d'Orléans ci-devant ducheſſe de Bourbon, un précis de mes réflexions ſur le *ſomnambulisme*, commenté par le défunt maniaque *Bergaſſe* dont le chant favori étoit: *Mon bien-aimé ne revient pas.* Le bien-aimé fit la baſcule.

ITEM, je laiſſe & legue aux deux petites ſœurs de *Dom Gerle*, tout ainſi qu'à ſes deux jeunes colombes, réſidentes à Petit-Bourg, un exemplaire des *Opérations de l'Eſprit ſaint.* Je ne puis leur en prouver l'efficacité, mais qu'elles eſſayent, au riſque d'être trompées.

Il n'eſt plus tems de balancer, ma fin s'avance, & mon vieux tabernacle eſt détruit, malgré toutes les précautions que je mettois en uſage. Je ſuis ſur le bord de ma toſſe ; & au moment d'y deſcendre, la vérité doit l'emporter ſur le menſonge.

Mes dernieres diſpoſitions expliquées, qu'examinera-t-on dans l'hiſtorique de ma démence?

Un moine noté par des motions dangereuſes, & qui cependant avec de l'eſprit & des connoiſſances, s'accole avec moi, vieille extravagante, pour fanatiſer les bigotes, prêcher un nouveau monde & l'immortalité corporelle.

Un médecin vantant les prétendus prodiges de la nature dans le magnétiſme animal, & nombre d'autres foux, illuminés, ſots & fripons

Adieu, mes bons & féals amis ; j'expire, *Chaſtenois*, *Lamothe*, *Amblard*, & mille autres, je n'ai plus rien à vous offrir ; mais à mon dernier ſoupir, je n'ai plus qu'à vous recommander à la vertu.

## *Epitre de Pitt à la mere de Dieu.*

Eh ! quoi, mere de Dieu, cher espoir d'Albion,
N'as-tu pas lu ton sort dans quelque vision,
Ou bien, pleine de foi dans ta vertu divine,
Penses-tu, sans danger, braver la guillotine ?
Ah ! si tranchant tes jours ainsi que mes projets,
Elle me préparoit de trop justes regrets ;
Dénué du secours de tes sorcelleries,
Sur quel plan désormais dresser mes batteries ?
Je ne sais plus, hélas ! où tendre mes filets,
Entre mes doigts j'ai vu briser tous mes stilets,
J'eus recours à la faim, mais comblés sans mesure
Des présens qu'en leurs mains épancher la nature,
Les français insolens, au sein de leurs trésors,
Ont souri de dédain à mes tristes efforts ;
Bientôt de toutes parts trahi par la fortune,
J'attachai mon espoir au trident de Neptune.
Je lui dis : si l'anglais, honneur de l'univers,
Avec toi partagea l'empire des mers,
Prête à nos grands desseins les faveurs de ton onde ;
Nous voulons des français enfin purger le monde.
Il ne répondit point, & je vis, ô douleur !
Dans tes cheveux d'azur briller les trois couleurs.
En cet horrible état, pour détruire la France,
Un menton me restoit, mon unique espérance ;
Je crus voir échouer la révolution.
Contre le saint écueil de ce sacré menton.
Sur ce divin menton, hélas ! qui m'abandonne,
De mon cher duc d'Yorck j'avois fondé le trône ;
Je pensois qu'à leurs droits tout prêts à renoncer,
Les français brigueroient l'honneur de le sucer ;
Je disois : si jadis un sacré pucelage ;

829



Des français contre nous animant le courage ;
Confondit nos efforts aux pleines d'Orléans,
Et guida dans ses murs leurs drapeaux triomphans ;
Le même effet naquit souvent d'une autre cause ;
Un menton ne peut-il ce que peut autre chose ?
Et la rime venant rassurer la raison,
Me donnoit plus d'espoir en ce sacré menton.
Georges applaudissoit l'entreprise divine,
Il brûloit de sucer la céleste machine ;
A nos marchands déja flattés d'un doux espoir,
Ce menton révéré tenoit lieu de comptoir.
Enfin vers un menton l'Angleterre dressée
Y fixoit dès long-tems ses vœux & sa pensée.
Hélas ! à cet outrage étions-nous destinés ?
Un menton aujourd'hui nous donne un pied de nez !
J'ai cru qu'autre Samson avec une mâchoire
Je pouvois aux anglais assurer la victoire,
Moi je sens que mon sort dépend d'un seul cheveu,
Et ce revers fatal amortit tout mon feu !
Infidele menton, tu trahis notre gloire !
Il est donc vrai qu'un jour on lira dans l'histoire
Que les fameux enfans de la fiere Albion
Ont été les jouets d'un perfide menton.
Sais-tu, si le succès eût suivi l'espérance,
Où nous eussions porté notre reconnoissance ?
Nous aurions établi l'ordre du saint menton
Par lequel eût fini la révolution.
Dieu ! quel honneur pour toi les grands de l'Angleterre
T'auroient voulu porter à leur boutonniere,
Et notre zele enfin dans les cieux te plaçant,
Tu pouvois au besoin remplacer le croissant
Mais que sert de nourrir des souvenirs si tristes ?
Mon espoir est encore dans mes chers allarmistes.

*Fin.*